

THÉÂTRE



**Mohamed Guellati : Paroles du fils**

---

*L'migri*, mise en scène : Mohamed Guellati, Productio : La Grave et Burlesque, Equipée du Cycliste.

---

*Né à Montbéliard, en 1962, fils d'immigré algérien "qui a vendu des moules à Caen, qui était terrassier à Marseille et ailleurs, boucher ambulancier, gérant de cinéma avec son frère, ouvrier chez Peugeot..." , Mohamed Guellati a voulu combler le silence du père. Son spectacle L'migri, il le veut témoignage d'un parcours, d'un déchirement, d'une survie, et affirmation d'un choix. Le choix d'une terre, d'une citoyenneté par les enfants, aujourd'hui adultes. Quant aux racines, l'autre pays, ils releveraient du "secret", c'est-à-dire de l'histoire familiale comme tant d'autres... Le rideau se lève sur des rappels historiques : causes de l'immigration, accueil des immigrés en France, dures conditions de vie, droits non respectés, participation aux "deux grandes guerres"... Écoutons-le.*

"Une ambiance de xénophobie très forte a imprégné le pays. De nombreux mouvements sociaux ont agité la société. Dans cette situation de crise, le bouc-émissaire est tout désigné. Les Législatives sont arrivées à temps. Tout cela finit par vous monter à la gorge. Comment lutter? Tous les moyens sont bons à condition qu'ils soient non revanchards, non agressifs mais argumentés. Vu la nature du sujet, du

problème, le recours à l'histoire est indispensable. D'autant plus que les médias ne contribuent pas toujours à la clarification des choses, au contraire! Vous avez, par exemple, TF1 qui ne sait parler d'une situation que coupée de ses racines, fonctionner que par "étiquetage", par slogans dans le but de choquer et d'alarmer. Alors que pour comprendre et faire comprendre, il

est nécessaire d'enraciner un problème.

J'avais une idée vague de l'Histoire de l'Algérie, et ce n'était pas à l'école que j'allais la trouver. Et la nécessité de la recherche s'est imposée. Qui sont les Algériens? Qui étaient-ils sous la colonisation? Une question en ramène une autre. Qui étaient les colons, qui sont les Pieds-Noirs, les Harkis, leurs enfants? Ils sont largement inexistantes au cinéma. Il faut humaniser les gens. Le théâtre peut être le lieu même de cette humanisation.

J'ai voulu retracer le parcours de L'migri qui ressemble tant à mon père, et qui ne m'a jamais rien dit. Qui était-il en Algérie, en France? Pourquoi et comment l'exil? La réponse, ce n'est pas lui qui me l'a donnée, il est mort avant, mais un vieil oncle.

Celui-ci m'a raconté sa vie comme jamais il ne l'a fait. Nous nous étions rencontrés lors de l'enterrement d'une vieille parente. Le mot "misiria" revenait sans cesse. Participation à la deuxième guerre mondiale, de longues années chez Peugeot, beaucoup de mépris et d'humiliations, aucune reconnaissance ou si peu. La misère. Les pères n'ont pas voulu parler de cela. Ils ont souhaité recommencer une nouvelle vie. A des jeunes qui ont aujourd'hui quinze ans, je dis : "Vous avez votre part dans ce pays, vos parents ont en bavé". Sans compter tous ceux qui sont morts

lors des deux guerres, pour la France.

Le silence qui entoure les Harkis est encore plus épais. Il est temps d'en parler! Il y aurait des psychanalyses de populations à faire pour voir qu'à partir de l'humiliation du père se transmettent les blessures et les séquelles. La solution n'est jamais le silence, le non-dit.

Mais en ce moment, il y a une véritable lame de fond. Les enfants parlent enfin, chacun à partir de la discipline qui est la sienne, donnent la parole aux aînés, font revivre les mémoires... Je pense, entre autres, à Yasmina Benguigui, Mehdi Lallaoui, Azouz Begag, bien sûr...

**"... chômage en France,  
violence en Algérie..."**

Jusqu'à une certaine date, j'ai eu un doute. Etais-je d'ici ou de là-bàs? L'Amicale des Algériens en Europe avec la complicité de personnes telles que Giscard d'Estaing a empêché l'enracinement des gens. C'est grave. Devenir le citoyen de ces lieux est un choix plus clair vis-à-vis de ses enfants. J'ai été vivre en Algérie et je suis rentré définitivement en 1977. Malgré des études prometteuses, j'y ai vécu des années plutôt difficiles. J'ai gardé des rapports affectifs avec les cousins. J'y suis retourné en 1990, le gaspillage de ce pays m'a fendu le coeur.

Je suis guéri. Je suis d'ici et ce n'est pas une trahison. Tout ce qui

vient d'Algérie me concerne et m'est précieux.

Longtemps on a projeté la réussite sociale vers "là-bas", avec des moyens qui ne sont pas toujours irréprochables. Ici, il m'est arrivé de voir des personnes rappeler, à coups de pied, à leurs enfants nés en France, qu'ils étaient arabes, parce qu'ils avaient dit bonjour en français à un parent...

La situation, aujourd'hui est peut-être encore plus complexe: chômage en France, violence en Algérie...

Il est un fait que 32% de Français issus de l'immigration sont touchés par le chômage. Le nom est souvent un barrage. Je connais un Organisme de Formation qui a fini par déposer plainte. Dès que l'identité du demandeur d'emploi est déclinée, le téléphone est raccroché automatiquement. Il s'agit de jeunes nés en France.

Je rejette l'appellation de "Beur". Qu'est-ce que cela veut dire? C'est un no man's land... Avez-vous remarqué combien les représentations des uns et des autres sont figées, à travers des attitudes, des accents, dans le café-théâtre. L'accent pied-noir, l'accent immigré... C'est comme l'accent dans "La Madeleine de Proust", ça rassure les Parisiens, conforte les clichés, les stéréotypes. Jamais, il ne s'agit d'humaniser. L'émigré, c'est l'Arabe, le voleur, le tricheur... Mais les gens vivent, respirent, vibrent... Les hommes ont un parcours, une histoire...

Je ne suis pas d'accord avec les associations qui encouragent l'esprit de ghetto. Qu'il y en ait qui accueillent les étrangers est bien, c'est autre chose.

Vous me dites que ma pièce, à un moment donné, clame le droit à l'invisibilité. Oui, je crois. Devenir invisible comme n'importe qui. Cela peut choquer des gens corporatistes qui ne veulent jamais s'intégrer. La France ne s'est pas faite toute seule. Malgré tout, il y existe une tradition d'intégration unique, à maintenir. Le danger est le communautarisme tel qu'il existe aux U.S.A. Il faut réagir aux discours des politiques, des racistes, des paternalistes de tout poil. Repérer et dénoncer les ségré-gations sournoises. Je ne suis pas paranoïaque, mais il est nécessaire d'être tout le temps vigilant.

J'en suis là, actuellement : ma pièce, je la veux témoignage et cri. Qu'as-tu subi, mon père pour ne pas me l'avoir dit?

Le public de *L'migri* est diversifié. Une bonne partie est venue pour la première fois au théâtre. Des adolescents ont apprécié le ton non revanchard. J'ai eu de bonnes réactions de la part du monde théâtral.

**"... J'aime me fondre dans l'anonymat..."**

Les textes à partir desquels j'ai travaillé sont de Michel Azama, d'Azouz Begag (dont j'apprécie l'humour), André Chays (qui a décrit — et dénoncé — les dures

conditions de vie des trois cents premiers immigrés algériens de Besançon), Jean-Claude Grumbert, Mustapha Haciane, Tahar Benjelloun. Les comédiens, que j'aime beaucoup et qui ont joué le jeu à fond, avec moi, sont Nina Moréno, Valérie Quenec'Hdu, Nicole Rivier, Eric Borgen. Ils m'ont fait confiance et cela est inestimable.

Je crois aussi qu'il faut sortir des espaces-théâtre, aller vers d'autres endroits : les entreprises, les cafés. Aller vers les gens pour les sensibiliser au spectacle, au théâtre, voyager en milieu rural, dépasser les identités étroites. J'aime aussi faire du théâtre de rue parce que j'aime me fondre dans l'anonymat.

Il ne s'agit pas de se tromper sur ce spectacle. "L'autre" est à la fois précis et universel. Qui est raciste? Qui n'a pas peur de l'autre? Les excès, les dérives nous guettent tous.

Le théâtre est un acte vivant demandant la participation, provoquant l'émotion. J'ai contribué à la réalisation d'un atelier de théâtre avec Martine Deyres et le Théâtre Ouvert, une compagnie de Pontarlier. Nous avons travaillé avec des détenus pendant un mois et demi. Je me suis entendu leur dire, les encourageant à trouver leur jeu : "Trouvez votre liberté". C'était une expérience forte.

On pourrait me dire que j'utilise le théâtre pour cette pièce *L'migri* comme une tribune socio-politique? Eh bien, tant mieux! Les spectateurs

ont été émus, théâtralement parlant. Il y a eu des choses fortes dans le public, une émotion à couper au couteau. Il est important de témoigner pour faire réagir. Le théâtre reprend les faits de société, travaille sur les relations qui s'établissent entre les uns et les autres. Comment peut-on penser qu'on a plus le droit de vivre sur une terre que d'autres?

C'est aussi le lieu d'un tel décentrement, de la sortie de soi pour aller vers d'autres, devenir les autres. Valérie, issue dans la vie d'un milieu bourgeois, accomplit sur scène une gestuelle de femmes algériennes des Hauts Plateaux, avec une aisance...

Je suis comédien, metteur en scène et producteur. Je voudrais n'être que producteur, défendre un metteur en scène. J'ai eu l'occasion de monter un spectacle pour le centenaire d'une Entreprise. Après une discussion de trois heures, le chef d'entreprise m'avait donné carte blanche. J'ai contacté une vingtaine de personnes et ensemble nous avons fait un travail fabuleux.

Ma pièce *L'migri*, je n'arrête pas de l'affiner, elle doit encore tourner. Je m'appelle Mohamed, je suis Français. Ce n'est pas un reniement. Je n'ai de comptes à rendre à personne. J'aurais des choses à dire sur l'Algérie. Je crois à la puissance humaine de ce pays. Sa souffrance est le résultat d'un long silence.

Propos recueillis  
par Soumya Ammar Khodja

